

Edouard échappe aux griffes du Vodoun

Marthe Lohou, la secrétaire exécutive de l'ONG Bartimée, au Bénin, nous a envoyé le témoignage bouleversant d'Édouard Agboëssi, un usager aveugle du centre qu'elle anime. La spontanéité de ce texte et son style imagé et haut en couleurs, plein de la poésie africaine, derrière lequel on sent percer un écrivain témoin de talent.

Les voies du Seigneur sont insondables. Moi qui fus dans la boue, moi qui fus esclave au pays lugubre de l'occultisme et de l'idolâtrie, me voici aujourd'hui sorti de ce naufrage.



Je suis issu d'une famille de cinq enfants. Mes premières années furent baignées dans la profonde affection de mes parents qui ne ménagèrent aucun effort pour m'inscrire à l'école primaire de Grand-Popo, mon village natal (situé à peu près à 85 km de Cotonou). J'ai fréquenté cette école jusqu'au cours élémentaire, première année, ce qui faisait trois années d'études. Mais toute mon enfance fut aussi marquée par l'idolâtrie et l'occultisme. Nous adorions plusieurs dieux qui sont des piliers centraux de la religion animiste...

Je grandissais donc «sous le regard des dieux». Les anciens exerçaient un contrôle scrupuleux sur mon évolution et réglèrent mes premiers pas pour que je me conforme rigoureusement aux normes de la foi ancestrale et n'enfreigne pas certains interdits. Nous avons compris par la suite que mon grand-père, décédé avant même ma naissance, m'avait choisi, par le biais de l'oracle, pour lui succéder dans la haute sphère des pratiques occultes. Pour cette raison, les anciens, les adeptes du *vodoun*, les féticheurs m'appelaient par le nom de mon père et n'hésitaient pas à se prosterner devant moi. Dans ma naïveté d'enfant, j'étais flatté chaque fois qu'une de ces grandes personnes me faisait la révérence avec une délicatesse irréprochable.

Mais je ne pouvais pas imaginer, à cette époque, que je faisais aussi mes pas dans un monde impitoyable où les convoitises s'entrechoquaient sur fond de jalousie. En clair, un chef religieux très redoutable dans le giron des sorciers désirait fortement occuper le trône que mon grand-père avait laissé vacant et auquel il me destinait. Selon certains, c'est ce sorcier qui serait responsable de mon état de cécité voulu et télécommandé par ses sortilèges.

Je ne saurais dire si c'est vrai. Mais la seule chose que je puis affirmer est qu'il a suffi d'une semaine pour que je passe de la fièvre à la cécité. Ce furent alors des larmes et des étreintes. À l'époque, j'avais huit ans. Ma mère, totalement impuissante face à la maladie, ne sachant plus à quel saint se vouer, criait sans répit sa douleur. Les anciens, les oncles, dans une solidarité digne de la réputation villageoise, proposèrent tout ce qu'il y avait de produits traditionnels ou de pratiques magiques pour me tirer d'affaire. Ils essayèrent tous les remèdes imaginables pour me guérir de la cécité, mais rien n'y fit ; ils se heurtèrent au mur de leurs limites. Une décision fut alors prise de m'envoyer à Cotonou. La médecine des blancs pourrait peut-être réaliser l'exploit tant cherché par son homologue traditionnel. Les dieux, après consultation, ayant

donné leur accord, il fallut immédiatement partir du village avant que le soleil n'exposât ses gencives.

Ma mère avait préparé ce voyage avec tous les soins possibles. L'aurore n'était pas encore sortie de sa gestation, quand ma mère me réveilla. Elle invoqua les dieux, implora l'indulgence des ancêtres pour que le miracle escompté se réalise à Cotonou. Après sa prière, nous nous engouffrâmes dans la lourde intimité de la nuit. L'épaisseur du noir nous avala. Nous étions alors partagés entre le courage et la peur. Au cœur des sentiers imbibés de rosée, ma maman interrogeait sans cesse son destin qui ne lui répondait que par le crépitements glacial des buissons. Au-dessus de nos têtes, les ululements des oiseaux nocturnes nous arrosaient au passage, tandis que le concert hétéroclite des criquets nous semblait attirer l'attention sur notre sortie pourtant discrète du village.

Nous avons embarqué dans la première voiture qui a bien voulu nous prendre, et les quatre-vingt-cinq kilomètres qui séparent Grand-Popo de Cotonou, furent promptement avalés. L'espoir semblait prendre corps, au moment où sains et saufs, nous faisons notre entrée dans la capitale. Cotonou reprenait timidement vie sous le drap incandescent que le soleil étalait progressivement sur la ville. Mais dans la tête de maman, ça gambergeait. Les idées bouillonnaient sous la braise enivrante de la mélancolie : «les dieux ne me décevront jamais. Ils passeront à coup sûr par cette médecine des Blancs pour guérir mon enfant. Ainsi pourra-t-il jouer à nouveau au football. Il pourra continuer l'école et devenir demain un grand personnage pour me sauver de la pauvreté. Je compte sur la puissance de mes dieux». Les yeux larmoyants, elle ruminait tout cela, s'accrochant à un espoir qui oscillait entre l'incertitude et l'assurance.

Mais le lendemain, le ciel sembla nous tomber dessus quand le médecin nous fit part du résultat des examens ophtalmologiques : toute la salade de remèdes traditionnels appliquée à mes yeux au village les avait considérablement abîmés. La probabilité de me faire recouvrer la vue n'était pas plus grande qu'une goutte d'eau désespérément versée pour élever le niveau de la mer. Le regard de maman s'obscurcit soudain, comme si elle était prise de vertige, assommée par les sanglots. La nouvelle semblait lui déchirer le cœur comme sous la forte pression de ses entrailles. «À quoi suis-je encore utile dans ma vie» ? répétait-elle entre deux vagues de sanglots qui reprenaient ensuite de plus belle. Je n'ai jamais vu ma mère aussi inconsolable. Ce jour-là, je perdis ma sérénité d'enfant qui finit par être arrachée par les griffes rabatojoie de mes pleurs. Je n'avais le cœur que pour accompagner maman dans l'abîme du désespoir où ses émotions l'entraînaient. Elle se laissait aller sans retenue au fatalisme. Elle ruminait dans la douleur ses soucis, et la résignation était devenue sa seule compagne, car la vie pour elle ne valait plus la peine d'être vécue. Elle décida en conséquence de ne plus retourner au village avec moi.

Je ne me rendais pas compte qu'à travers ces événements douloureux, le Seigneur conduisait mon histoire à l'image de celle des enfants d'Israël sortis d'Égypte.

En effet, plus tard, une femme de Dieu qui fit ma connaissance prit l'engagement de m'amener régulièrement à l'église où la Parole de Vie commença à me séduire. C'est ainsi que dans son amour Jésus-Christ m'a rencontré. Mon cœur a découvert et accueilli sa lumière si vivifiante.

Je peux donc affirmer sans ambages que si je n'avais pas été aveugle, je n'aurais jamais connu Jésus. À ce sujet, l'Esprit Saint m'a donné de comprendre de façon définitive que pour nous chrétiens, les moments d'épreuves et de souffrance, au lieu d'être des occasions de nous plaindre et de maugréer contre Dieu, devraient être plutôt un chemin de sanctification dans la prière et l'action de grâce, avec la conviction que «toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu» (Rom. 8.28). Ce n'est pas toujours chose facile, mais nous sommes appelés à y réfléchir.

Mon cursus scolaire en dit d'ailleurs long. En effet, après avoir perdu six années scolaires à cause de la cécité, mes parents m'ont inscrit finalement à l'école des Aveugles de Cotonou où j'ai repris le cours primaire. Progressivement, le Seigneur m'a béni, et aujourd'hui je suis à l'Université en année de licence, au département de sociologie. C'est la démonstration qu'il faut accepter de perdre pour se trouver : avec Jésus, cela vaut la peine.

Par ailleurs, Il est important pour moi de vous signaler que ma maman, très heureuse de mon évolution et des amis qui m'entourent, a fini par comprendre que bien qu'étant aveugle, je peux être utile non seulement à ma famille mais aussi et surtout à la société. Cependant, mon parcours tant académique que social n'est pas exempt de difficultés. Cela est-il une raison suffisante pour que je murmure contre le créateur, pour que je me détourne de sa voie ? D'ailleurs, rien, ni personne ne peut m'arracher des mains de mon père. Sacrée promesse de Jésus ! Je sais en outre que le Seigneur est au cœur de mes souffrances et les porte avec moi, car il n'a pas fait pour moi des projets de malheur, mais des projets de paix et de bonheur... (Jérémie 29.11). Il n'y a donc pas de raison pour que je ne fasse pas confiance à l'Éternel. L'essentiel est que mes souffrances soient toujours pour moi un chemin de sanctification, pour m'attacher davantage au Seigneur.

Je peux encore témoigner fièrement que, fort de la grâce divine, la mendicité n'a pas pu se servir de ma cécité ni de mes difficultés pour faire de moi un fidèle abonné aux carrefours des avenues, mais c'est plutôt le Christ qui fait de moi un mendiant de miséricorde. Non, je ne suis pas masochiste et je ne fais aucunement l'apologie de la souffrance, cependant, j'estime que dans nos moments de souffrance et de difficultés, nous devons demander au Saint-Esprit de nous donner la grâce d'être ouvert à la volonté et à la souveraineté de Dieu au-delà de notre désir légitime d'en finir avec la souffrance. De plus, nous devons apprendre à changer notre regard sur Dieu. En effet, le dieu qui n'a ni volonté, ni souveraineté et qui doit se soumettre à nos injonctions comme un domestique, est un dieu que nous créons à notre image et à notre ressemblance. Mais le Dieu Vivant qui nous a créés à son image et à sa ressemblance est un Dieu dont la volonté et la souveraineté nous conservent dans la profonde intimité de son amour, et il est toujours soucieux de notre bonheur. C'est pour dire en clair qu'on ne peut pas arguer de la Toute-Puissance de Dieu pour faire de lui une marionnette soumise à nos ordres. Pourquoi alors ne pas lui faire confiance et laisser la flamme de l'espérance inonder notre cœur ?

Je veux affirmer par ailleurs que grâce à l'ONG Bartimée, une association chrétienne au service des personnes handicapées de la vue, j'ai redécouvert et accueilli ma mission par mes frères. Car lorsque le Seigneur vous guérit, vous devez être guérissant pour les autres. Pour avoir en effet reçu Jésus, source de toute guérison,

je rends grâce de me sentir aussi valide que celui qui a l'usage de tous ses sens, et ceci par la joie du Christ qui habite désormais mon cœur, alors que dans le passé j'étais hermétiquement fermé à son amour. Cette joie, je la partage librement avec mes frères non-voyants et malvoyants qui s'enferment encore dans la coquille de la cécité ; je la partage aussi avec ceux qui ne sont pas handicapés physiques que je rencontre sur mon chemin et qui se laissent emporter par le désespoir des ombres de la vie.

Je me réjouis d'être membre de l'Assemblée Générale de l'ONG Bartimée et un usager du Centre de cette association. Elle a beaucoup contribué à mon éducation chrétienne et m'a aidé à cultiver la vie fraternelle.

Chaque jour, j'exhorte mes frères aveugles et malvoyants qui n'ont pas encore reçu le Seigneur et que la marginalisation socioculturelle a enchaîné derrière le paravent des préjugés, à crier à Jésus comme le fit Bartimée : "Jésus, fils de David, aie pitié de moi !" Jésus est toujours prêt à répondre à nos appels. Ainsi, pourront-ils sortir du carcan de la sous-estime de soi et jouir du délice de leur dignité. Pour moi, il est important de proclamer tout haut que Jésus se donne, et quand on l'accepte, c'est le bonheur qui élit domicile dans sa vie.

Je rends grâce au Seigneur car ses voies sont insondables. Moi, qui fus esclave au pays odieux de l'occultisme et de l'idolâtrie, il me donne aujourd'hui la liberté de me mettre à sa suite et de marcher avec conviction dans la foi. Qu'il soutienne alors ma fidélité dans la mission qu'il me confie.

Gloire, Honneur et Louange soient rendus à Jésus-Christ pour l'éternité.

Édouard Agboëssi, Cotonou



Edouard exprime sa joie de vivre au sein de l'ONG Bartimée, là il a trouvé amour, respect et liberté.